

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis, JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS:

Un an, Saumur... 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c. Six mois, 10 » 13 » Trois mois, 5 » 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 1^{er} mai).

DÉPARTS DE SAUMUR POUR NANTES.

3 heures 19 minutes du matin, Poste. 6 — 37 — Direct. 9 — 04 — Omnibus. 4 — 35 — soir, Express. 7 — 11 — Omnibus.

Le train des samedis part d'Angers à 5 h. 20 m. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 41 m.

DÉPARTS DE SAUMUR POUR PARIS.

3 heures 02 minutes du matin, Mixte (prix réduit). 7 — 52 — Omnibus-Mixte. 9 — 50 — Express. 4 — 54 — soir, Direct. 5 — 47 — Omnibus. 9 — 57 — Poste.

PRIX DES INSERTIONS:

Dans les annonces... 20 c. la ligne. Dans les réclames... 30 — Dans les faits divers... 50 — Dans toute autre partie du journal... 75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR.

Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAVAUD et MILON, libraires. Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C^e, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

AFFAIRES DE POLOGNE.

Le public attend avec impatience la communication de la réponse russe à la dépêche française. On croyait généralement la trouver dans le Moniteur.

Il est très-désirable que la publication de ce document ait lieu sans retard. Car si elle était ajournée davantage, il y aurait à craindre qu'il ne fût apporté par les journaux étrangers, et peut-être encore par les journaux russes.

Or, ce n'est pas par cette voie que doit être informé le public français. (La France).

On lit dans la France:

On nous assure que le gouvernement autrichien vient de déclarer que, dans aucun cas, il ne consentirait à prendre part à une conférence dans laquelle des questions étrangères à la question polonaise seraient posées, ainsi que le demande la Russie.

Le cabinet de Vienne vient de déclarer également qu'il était décidé à ne se séparer, dans aucun cas, ni de la France ni de l'Angleterre.

Il nous arrive de Vienne de nouveaux renseignements sur le sens de la réponse russe. La version donnée par la Presse confirme ce que l'on sait déjà, sur le refus du cabinet de Saint-Petersbourg, en ce qui concerne l'armistice. On peut voir, d'ailleurs, par le langage des journaux de Vienne, que la réponse russe n'a pas produit une impression favorable dans cette ville.

Le Botschaster dit que l'esprit de la dépêche russe destinée au cabinet de Vienne se résume dans cette proposition capitale du prince Gortschakoff, de négocier seulement avec l'Autriche et la Prusse.

L'Ost Deutsche Post dit: On est en droit de prétendre que la dépêche russe est de tous points négative et que son seul côté positif est la proposition d'une conférence entre les trois puissances co-partageantes, ce qui équivaut à une provocation à l'adresse de la France et de l'Angleterre. — Havas.

On lit dans le Morning-Post, du 20 juillet:

Les réponses de la Russie aux notes des trois puissances, quoique rédigées différemment, sont identiques au fond, c'est-à-dire évasives sur la question même.

Le prince Gortschakoff assure que la Russie a déjà concédé plusieurs des six points. Il a des objections à faire sur les autres points. Une base des négociations est admise, mais la négociation elle-même qui était proposée au moyen d'une conférence des huit puissances est rejetée, et le prince Gortschakoff propose une conférence où seraient seulement admises l'Autriche, la Prusse et la Russie. Cet arrangement conviendrait au czar: l'Autriche serait en minorité dans la conférence contre la Prusse et la Russie et serait écartée de l'alliance de la France et de l'Angleterre.

Le czar déclare l'armistice et offre une amnistie. Le résultat de l'action diplomatique prouve que la Russie désire prolonger les négociations jusqu'à l'automne. Il se fie à l'hiver et au terrorisme de Mourawieff.

Maintenant, le devoir des trois puissances

est de délibérer sur ce qu'elles ont à faire. La discussion de ce soir aura une grande importance. Le mot de guerre ne devrait pas y être prononcé. L'état actuel des négociations n'y prête pas. Il serait aussi absurde de prétendre que nous ne ferons jamais la guerre, que de déclarer que nous préparons l'attaque. Les nations font la guerre pour leurs intérêts ou pour leur honneur. Ni nos intérêts ni notre honneur ne sont impliqués dans la question polonaise. Nous voulons amener la Russie à observer les traités qu'elle a violés; nous voulons la décider à changer de conduite vis-à-vis des Polonais.

La question n'est ni anglaise, ni française, ni autrichienne. L'opinion des puissances si fortement mise en avant doit prévaloir. Les puissances veulent atteindre le but par des moyens diplomatiques. La Russie veut se jouer d'elles et prolonger la discussion. Le devoir des puissances est de ne pas se laisser ainsi jouer. Nous espérons que leur diplomatie agira activement: l'expression de l'opinion publique doit les aider.

Nous recevons, par le télégraphe de Londres, un résumé de la séance de la chambre des communes.

Ce débat, si impatiemment attendu, ne répondra pas aux exigences de l'opinion. MM. Horsman et Hennessey ont parlé et longuement parlé; M. Gladstone et lord Palmerston ont répondu et longuement répondu; mais il serait difficile de dire quelles lumières ont jailli sur la situation, tant les ministres de Sa Majesté britannique ont mis de réserve dans leur langage.

Il y a deux parties dans le discours de M. Horsman, qui a ouvert le débat: une partie pratique et une partie théorique. L'orateur se proposait, dans la première, de forcer le gouvernement à s'expliquer sur ses résolutions futures, et dans la seconde, il exposait une opinion personnelle sur les affaires de Pologne, à savoir que tout arrangement basé sur les traités de Vienne, au lieu de placer la Pologne dans les conditions d'une paix durable, serait une source de calamités pour elle et d'embaras pour l'Europe.

Dans leur réponse, M. Gladstone et lord Palmerston, glissant légèrement sur la première partie du discours de M. Horsman, se sont attachés à la seconde, comme cela était facile à prévoir. Ils ont éloquentement démontré que les traités contenaient le seul point de droit qui permit aux puissances d'intervenir en faveur de la Pologne, et que l'abandon des traités impliquerait de deux choses l'une: ou la Pologne sujette de la Russie au même titre que toutes ses autres provinces, ou une guerre générale contre la Russie, qui se déclarerait à l'instant déliée de ses obligations internationales en ce qui concerne la Pologne.

Des discours de M. Gladstone et de lord Palmerston, dictés par un sentiment pacifique, il résulte toutefois:

- 1° Que l'intervention diplomatique de 1863 ne saurait être comparée à l'intervention diplomatique de 1851, puisque, grâce à un fait qui ne s'était pas encore produit, l'entente de la France, de l'Autriche et de l'Angleterre, elle a déterminé un changement d'attitude de la part du cabinet de Saint-Petersbourg; 2° Que les trois cours, aussitôt après avoir

LES MYSTÈRES DE LA CONSCIENCE. (Suite.)

Il continua de s'exprimer ainsi avec tant d'éloquence et d'entraînement, que Bamalec sentit malgré lui fléchir son irritation. Peu s'en fallut qu'il ne cédât à cette supplication désespérée. Mais c'était un homme positif, médiocrement sensible aux effusions du cœur, sachant réagir contre les surprises du sentiment. Il s'indigna bientôt de sa faiblesse, la combattit comme dégradant son caractère et la matrisa. La proposition de M. Martin Scaër, sur ces entre-faites, souriait à son esprit; elle s'y produisait nettement avec tous ses avantages, lui montrant un opulent mariage pour Camille et pour lui-même une quittance en bonne et due forme. Cette perspective acheva de lui rendre toute son inflexibilité. — L'amour, mon cher, n'est pas le but de la vie, répondit-il d'un ton sec, il n'en est que l'accident. Il ne faut pas lui prêter plus d'importance qu'il ne

mérite. On doit le considérer comme un élément très-secondaire, et le subordonner aux nécessités de la position. Cessez donc de le guinder comme vous le faites, et d'en exagérer à plaisir l'influence sur vous-même. Ou vous vous abusez étrangement, ou vous n'êtes pas sincère. Dans l'un ou dans l'autre cas, je vous déclare que vous n'êtes pas le gendre que j'ambitionne. Renoncez donc à ma fille, et, croyez-moi, appliquez toutes les ardeurs de votre imagination à la conquête de votre avenir industriel. — C'est votre dernier mot, monsieur? — C'est mon dernier mot. — Malheur, alors! malheur à celui que vous aurez choisi pour gendre! — Bah! vous plaisantez. — Je le provoquerai, monsieur! — Il ne se battra pas. — Je le tuera! — Vous assassin! allons donc! — Par le ciel! ne me défiez pas! — Malheureux! — Oui, bien malheureux, car vous venez de me briser le cœur! Adieu. Et, la poitrine toute gonflée de sanglots, il se

précipita hors du salon, s'enfuit dans la campagne sans entendre une voix angélique qui lui adressait ces mots: — Maxime, je vous aime!... Espérez, et croyez en moi!... C'était la voix de Camille. En proie à son désespoir, le jeune homme courut au hasard sur les pentes rapides, livrant son front brûlant aux acres caresses de la brise de mer, jetant à l'écho retentissant de la solitude les cris d'angoisse et de rage qu'il était impuissant à refouler. Les noms de Tréhouart, de Bamalec, de Martin Scaër tombaient de sa bouche frémissante, broyée en quelque sorte par mille imprécations. Le nom de Camille, au contraire, s'échappait de ses lèvres attendries, comme imprégné d'âme et de mélodie. Dans cette nature robuste se rencontraient à un égal degré l'amour et la haine, le ciel et l'enfer, élevant tour à tour la voix pour crier un anathème ou chanter une bénédiction. Le soir survint et le trouva, sinon plus calme au fond du cœur, du moins plus contenu dans l'expression de ses sentiments. Il contempla un instant le coucher du soleil, mais l'or étincelant de l'astre lui irrita l'esprit.

— O emblème de l'opulence! s'écria-t-il, en ricanant. O symbole de la supériorité sociale, regois mon hommage; je m'incline devant ton insolente majesté!... Il reprit ensuite le chemin de Stangala, dont la blanche façade et les massifs verts commençaient à s'estomper au milieu des ombres grises qui s'étendaient du côté de l'Orient. Arrivé au château, il se dirigea d'abord vers son appartement, qui occupait au premier étage l'un des pavillons; puis, se ravissant, il se rendit à la chambre de son oncle. Il allait lui apprendre l'accueil qu'il avait reçu de Bamalec et lui annoncer qu'il cesserait d'être son hôte le lendemain même. Il entra. La chambre était à demi-plongée dans l'obscurité, elle paraissait déserte. Le fauteuil où le malade avait coutume de se tenir était vide. Simplice lui-même avait disparu de sa place accoutumée. Maxime pensa que le maître et le serviteur étaient descendus et faisaient une promenade dans le parc, il s'assit pour attendre son oncle qui ne s'attendait jamais. Il appuya ses deux coudes sur le petit secrétaire et cacha son visage dans ses mains.

